

**Il ne m'est jamais  
rien arrivé**

JEAN-LUC LAGARCE

# Il ne m'est jamais rien arrivé

*Un projet de*  
Vincent Dedienne

*D'après le Journal de*  
*Jean-Luc Lagarce*

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

## Note de l'éditeur

Si l'ensemble de l'adaptation scénique réalisée par Vincent Dediennie est bien issue des deux volumes du *Journal*, certains passages, précisés en notes, ont été retravaillés par Jean-Luc Lagarce lui-même lors de l'écriture de *Trois Récits*.

Adaptation réalisée avec le concours précieux  
de Johanny Bert et de Lucie Grunstein

Photo de couverture :  
Vincent Dediennie © Cédric Roulliat

© 2025, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS  
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON  
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22

[www.solitairesintempestifs.com](http://www.solitairesintempestifs.com)

ISBN 978-2-84681-767-7

*Ce texte a été créé le 23 janvier 2025 au Théâtre de l'Atelier (Paris) par Vincent Dedienne dans une mise en scène et une scénographie de Johanny Bert.*

Dessinatrice au plateau : Irène Vignaud  
Création costumes : Alma Bousquet  
Création lumières : Robin Laporte  
Assistante à la mise en scène : Lucie Grunstein

Production : Théâtre de la Romette, en coproduction avec le Théâtre de l'Atelier

Mon père ne m'aimait pas, j'ai toujours pensé cela. Non pas une haine, ou de la violence ou un rejet brutal, non, mais j'eus toujours le sentiment, et je ne saurais pas mieux exprimer ce que je ressentais et ressens encore, j'ai toujours eu le sentiment que je ne correspondais pas à ce qu'il avait dû espérer. Jamais il ne nous frappa, il criait beaucoup, il élevait très souvent le ton mais jamais il ne nous frappa, et souvent, je sentais que je n'étais pas comme je devais, comme j'aurais dû.

Il avait espéré, je pense cela, il avait espéré un fils comme dans les livres, avec qui il aurait construit sa maison, défriché la forêt et qui aurait été son double parfait.

Je n'ai jamais été un fils très amusant. Je lisais, j'étais un garçon psychologiquement très fragile, je pleurais, disait-on et on avait raison, je pleurais pour un oui pour un non et j'aurais été incapable de battre qui que ce soit à la course ou à la boxe, si boxe il y avait eu. L'expression habituelle de ma mère à ce sujet était de me laisser « comme j'étais », de « me prendre comme j'étais ».

Tout seul, je ne posais pas de problème, en groupe j'étais décevant. Je pleurais pour le moindre mot

et pourtant, je pouvais traverser le jardin ou la forêt la nuit sans lumière, je partis très jeune seul en vacances, je décidais pour moi-même avec calme, mais, revenu avec les autres, j'étais aussitôt fragile ou triste.

On prit l'habitude de me laisser vivre à mon rythme, de me protéger des attaques extérieures, des moqueries de mon frère ou des gens et je pus jouer des heures seul dans un coin, être assis sur les marches à lire ou ne rien faire sans qu'on me gêne, sans qu'on vienne me parler.

Mon père était juste déçu, il avait un fils efféminé et un peu ridicule, ce n'était pas ce qu'il avait espéré et cela se voyait. Ma mère devait aussi être déçue, elle le cachait mieux, elle s'en accommoda, mon père renonça et m'abandonna au strict minimum de l'amour paternel.

Je suis l'aîné, j'ai un frère et une sœur. Mon frère a un an de moins que moi et ma sœur huit années. Mon frère a eu un accident avec une dame en vélomoteur et l'institutrice m'a dit que c'était ma faute si mon frère avait failli mourir et ma mère m'a dit que non et que ce n'était pas des choses à dire à un enfant. Je me souviens de l'endroit exact. Ensuite, jusqu'à 15 ans, mon frère a eu des violentes et fréquentes crises d'asthme.

Il a eu la typhoïde en mai 68 et il est resté hospitalisé et du mois de mai 68, je ne me souviens que de cela, qu'il allait encore mourir. Mon frère encore s'est cassé les deux bras à deux moments

différents, et il a eu une double fracture de la mâchoire dans un accident de vélomoteur, et plus tard, vers 20 ans, un accident de voiture avec des copains au retour du Maroc.

Moi, il ne m'est jamais rien arrivé<sup>1</sup>.

(...)

---

1. Ce texte est un extrait publié en ouverture du *Journal 1977-1990*, mais les six premiers paragraphes sont inédits, ayant été retrouvés récemment.

Journal commencé le mercredi 9 mars 1977

20 ans :

Pion au lycée à Montbéliard. Habite entre Besançon, chambre d'étudiant, ce lycée et chez mes parents à Valentigney.  
Amoureux de Ghislaine.  
Mon grand-père maternel a un cancer.  
Création du Théâtre de la Roulotte [le 24].

AVRIL

Amoureux de Ghislaine.  
Mon grand-père en train de mourir. Délire. Il veut se remarier.  
Conservatoire national de Région.  
Mort de mon grand-père, 72 ans [le 26].

JUILLET

Solitude de ma grand-mère.  
Festival d'Avignon. *Hamlet* par Benno Besson avec Philippe Avron. Vacances. Auto-stop. Coucher dehors.

Sale soirée *érotique* à Saint-Tropez. Pas encore assez fort, assez solide pour la raconter.  
Amoureux de Ghislaine.

21 ans :

Se trouver laid.  
Travail sur l'*Odyssée* pour La Roulotte. Répétitions interrompues. Mireille malade.  
Petit jeune homme sexy – il ne se passe rien – que je verrai toujours ensuite à Besançon et qui sera de plus en plus antipathique et de moins en moins sexy.

Être homosexuel mais être laid et ne pas être désirable.  
Être obligé à des amours de rencontre dans des lieux sordides et furtifs.  
Un garçon noir, une nuit, à Audincourt, qui veut devenir chanteur de variétés.  
Un garçon dont la femme s'appelle Élisabeth et qui a deux enfants.  
Un soldat qu'on ramène jusqu'à sa caserne, pour rien, dans la nuit...  
Projet pour La Roulotte d'« un théâtre événementiel collectif » (?). Projet refusé par les autres.

Visite à Ghislaine.  
Jeu compliqué avec Ghislaine.  
Revu Ghislaine.

Créer une troupe professionnelle avec Ghislaine ?  
Rupture avec Ghislaine.

22 ans :

J'ai une voiture. Et la Syphilis.  
Grand article dans *Paris-Match* sur la Vague  
homo : « Ils atteignent la France... »

23 ans :

Vacances à Venise, seul.  
Ne pas réussir à être un écrivain.  
À Venise, les garçons, disons-le, sont à peine plus  
que splendides... Un garçon s'appelle Valentino.  
Il est un peu myope alors son ami doit frôler ceux  
qu'il veut draguer et lui dire s'ils sont jeunes et  
beaux. « Je suis ses yeux », dit l'ami.

Mort de Sartre. Obsèques le 19.  
Cinquante mille personnes.

Ne songe plus à mourir quinze fois par  
semaine (?). Deviens probablement adulte...

JUIN 1980.  
Besançon.

« P.D. » écrit sur ma porte d'appartement.

JANVIER 1981

Je ne cesse de me complaire depuis une semaine  
ou deux dans l'idée ô combien satisfaisante que  
je vais mourir lentement d'une maladie terrible...  
Cela satisfait mon égocentrisme et ma vanité.  
Si c'était vrai, mourir d'une longue maladie, à  
chaque moment, chaque instant, est-ce que cela  
ne suffirait pas à remplir ma vie, à me rendre  
intéressant à mes propres yeux...

AVRIL 1981

Meeting de François Mitterrand au Palais des  
Sports de Besançon.

*Peer Gynt* de Ibsen mis en scène par Chéreau,  
à Villeurbanne au TNP. Totalement bouleversé.  
... Et oser prétendre faire du théâtre après cela ?...

JUILLET 1982

Suicide de Patrick Dewaere.

DÉCEMBRE 1982

Baiser des cons avec de jolis culs, de jolis dos, de  
jolis yeux, ou rien du tout, comme ça...  
Question : « Comment peut-on ne pas être  
pédé ?... »